



2639

Decembre 1850

LE CONSEILLER DES DAMES

Anais Loubert

LE CONSEILLER DES DAMES

DÉCEMBRE 1850.

Chronique des Salons.

Bon Dieu, mesdames, qu'allons-nous devenir, nous autres pauvres femmes? Une épidémie dangereuse pour nos maris et pour nous, par contre coup, s'est déclarée subitement avec violence après nous avoir menacées depuis longtemps; c'est une maladie qui court; elle est dans l'air et devient à la mode: je veux parler de la manie des inventions! Miséricorde! que de désastres elle a déjà causés! A peine un de ces messieurs en est-il atteint, qu'il devient grave et réfléchi, qu'il s'enferme en lui-même, qu'on ne peut plus lui arracher quatre paroles, et qu'il néglige sa femme. Pauvres femmes qui n'en peuvent mais!

Hélas! hélas! cent fois hélas! Le mal fait des progrès chaque jour. S'il n'y avait que les savants qui fussent atteints, encore passe! Il n'y aurait que demi-mal, mais le premier venu s'en mêle, et voilà un des plus effrayants symptômes de la maladie. Chacun veut faire à tout prix sa petite invention: l'un veut diriger les ballons à grand renfort de tourne-broches;— les ballons sont une des principales causes du mal. — Un autre va changer la marche de la terre. — Depuis assez longtemps elle tourne sur elle-même, il est temps que cela finisse! — Le

soleil lui-même n'est pas bien certain qu'un beau jour on ne s'en prenne à lui. Tout cela est désespérant : l'*inventomanie* est à son comble. Si encore ces messieurs inventaient le moyen de rendre leurs femmes constamment heureuses ! mais, hélas, demandez à madame J*** si c'est de cela que son mari s'occupe.

Il y a deux ans que madame J*** est mariée ; son mari, sans être un savant, passe néanmoins pour être fort instruit, ce qui ne l'empêchait pas d'être galant et empressé près de sa femme. Pendant deux ans, madame J*** fut la plus heureuse femme du monde : M. J*** ne lui refusait rien ; la plus capricieuse fantaisie, quelque dispendieuse qu'elle fût, était satisfaite aussitôt : et madame J***, brillante de bonheur et de luxe, fit durant ces deux dernières années l'ornement de toutes les réunions. Jugez de mon étonnement en ne la voyant pas paraître à la soirée que la charmante madame de B*** nous a donnée, le 10 du mois dernier, ainsi que je vous l'ai annoncé dans ma dernière causerie. Madame J*** pourtant était une des habituées de la maison. Or, comme, durant les deux ans écoulés, je l'avais rencontrée souvent dans le monde et que je m'étais quelque peu liée avec elle, ma surprise de ne point la voir chez madame de B*** fut mêlée d'une certaine dose de regrets, et je me hâtai de m'en informer auprès de la maîtresse de la maison.

— Madame J*** ne serait-elle point revenue de la campagne ? demandai-je à madame de B***.

— Si je suis bien informée, chère vicomtesse, me fut-il répondu, elle n'y a pas même été.

— Pas de campagne ! elle a passé toute la saison à Paris ! m'écriai-je, en donnant les marques de la plus grande surprise. Que lui est-il donc arrivé, bon Dieu ?

— Je ne sais, mais à mon invitation elle a répondu par une lettre fort ambiguë par laquelle elle m'annonçait qu'elle se voyait forcée, bien à regret, de se priver de nos plaisirs.

Les renseignements que je reçus de madame de B*** piquèrent si vivement ma curiosité, que le lendemain j'allais visiter madame J***. A ma vue elle se troubla un peu ; mais bientôt le plaisir de me voir, — car elle veut bien me porter de l'amitié, — l'emporta sur l'embarras.

— Ah ! ça, chère belle, lui dis-je, après l'échange des premiers compliments, vous nous fuyez... Hier, nous ne vous avons point vue chez madame de B***, il faut absolument, — pardonnez mon indis- ré-

tion; s'il y en a, l'amitié seule me la fait commettre, — il faut absolument que vous me disiez ce qui vous arrive.

— Hélas ! fit madame J*** pour toute réponse.

— Grand Dieu ! repris-je, voilà un soupir qui m'effraie. — Est-ce que vous renoncez à Satan, à ses bals et à ses concerts ?

— Il le faut bien !

— Comment ?

— Mon mari.....

— Ah ! mon Dieu ! c'est lui qui vous impose cette réclusion ? lui, si galant, si empressé, si complaisant pour vous ! Est-ce qu'il se serait gâté ?

— Enormément !

— Que me dites-vous là ?

— Mon mari est devenu inventeur...

— Miséricorde !

— Ah ! ma chère amie, que vous avez raison de vous récrier ! Vous ne vous doutez point de la vie que je mène. Si un bijou me plaît, si je veux une robe, un cachemire, n'importe quoi ? — Impossible ! j'ai besoin de tous mes fonds pour mon invention, me répond mon mari. Si je veux sortir en sa compagnie ? — Y pensez-vous ? et mon invention ! Enfin, si, après le dîner, où il n'a à peine ouvert la bouche pour autre chose que pour manger, je veux le retenir près de moi pour rompre un peu la solitude qu'il m'impose ? vains efforts ! il se lève aussitôt et court s'enfermer dans son cabinet en répétant sa simpiternelle phrase : — Je ne peux pas... et mon invention ! — C'est affreux ! c'est odieux ! Je ne vis plus, je végète... je suis sacrifiée à une machine !

— Pauvre amie !

— Et quelle machine ! Si elle pouvait être utile à l'humanité encore, peut-être supporterais-je mes chagrins sans me plaindre... mais... voilà ce qu'il y a de honteux, de désespérant... c'est une machine... devinez à quoi?... je vous le donne en cent, en mille... vous ne le trouverez jamais... une machine à râper le tabac !

A râper le tabac ! oui, mesdames, c'est la vérité. — Je n'invente pas, moi ! — Voilà une jeune et jolie femme dont le bonheur disparaît tout à coup, à cause de quoi, je vous le demande ? à cause d'une machine à râper du tabac !... Pouah !

Je quittai la pauvre madame J***, pleine d'indignation et maudissant tout haut les inventions... et les inventeurs.

Que madame H*** se rassure ; cette malédiction ne la touche nullement ; car elle n'a rien inventé, pas même la poudre ! Pauvre petite femme ! Mariée tout nouvellement, elle s'est lancée au milieu du monde avec un aplomb désespérant pour son mari, qui souffre énormément des naïvetés de sa jeune épouse. Je dis naïvetés par honnêteté, car madame H*** est d'une nature rebelle à toute étude, et joint à une ignorance énorme un esprit très-minime : ce qui ne l'empêche pas de parler de tout et sur tout, et donne souvent lieu à de petites âneries charmantes qui font fureur dans le monde, et qu'on se répète de salon en salon. En voici une toute récente dont je serais vraiment désolée de vous faire tort :

Il est d'assez bon goût, en ce moment où vont s'ouvrir les portes du salon de peinture, d'aller visiter les artistes dans leurs ateliers, et j'en sais un, — celui de M. Muller, dont le tableau *l'appel des condamnés*, a déjà reçu de nombreux et de sympathiques hommages, — qui ne désemplit pas. Il est de fort bon air de voir sur le chevalet les œuvres qui seront exposées dans quelques jours au salon ; cela donne un certain vernis artistique qui ne messied point dans le monde, et puis, enfin, c'est un sujet de conversation, et cela n'est point à dédaigner. Vous pensez bien que madame H*** a voulu faire comme tout le monde. Donc, il y a quinze jours environ, elle se faisait présenter dans l'atelier de M. N***, qui prépare pour le salon une toile de moyenne grandeur représentant le poète Horace étendu sur une herbe épaisse et composant une ode. Elle eut le bon esprit de ne pas trop parler chez le peintre ; son mari, du reste, qui était là, l'avait priée de ne rien dire. C'était fort prudent, comme vous allez voir ; car, le soir, madame H*** se vengea du silence qu'elle s'était imposé le matin. Il y avait assez nombreuse réunion chez madame G***, où elle se trouvait, et l'on parlait peinture, comme cela arrive assez souvent depuis quelque temps. Madame H*** se garda bien de laisser ignorer sa visite du matin chez M. N***, et on la questionna sur ce qu'elle avait vu.

— Ce n'est pas mal, dit-elle. Le tableau représente Horace qui se repose de ses fatigues en faisant des vers... Seulement je trouve qu'il n'a pas l'air assez peiné de la mort de ses frères, et je regrette qu'on ne lui ait pas mis son épée pour rappeler sa victoire.

Vous pensez si l'on rit. Pauvre petite femme ! Elle avait pris le poète Horace pour le vainqueur des Curiaces, dont elle avait fait connaissance la veille à la Comédie-Française. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est

qu'elle ne comprit point la cause des rires qu'elle excitait, et qu'elle s'en alla persuadée qu'elle avait fait du talent de M. N^{***} une critique charmante. Son mari est désespéré et cherche déjà dans sa tête un moyen de plaider en séparation.

Mais, puisque je viens de vous parler de peinture, mesdames, je me vois amenée par le sujet même à vous entretenir ici des ancêtres de M. de Lav... — Pardon, j'allais le nommer, et je ne puis me départir de la loi que je me suis imposée de ne désigner mes personnages que par des initiales ; vous comprenez que, si je ne faisais cela, je marcherais à deux pieds dans le champ des personnalités.

Revenons donc à M. de L^{***} et à ses ancêtres... Or, pour entrer en matière, j'ai besoin de vous apprendre que madame de L^{***} vient de renouveler entièrement son ameublement, et que toutes les personnes qui vont la visiter depuis quelques jours, tout en s'extasiant sur la beauté et la fraîcheur des meubles, ne peuvent refuser leur admiration à de fort beaux portraits au pastel, du temps de Louis XV, que l'on n'avait point vus jusqu'ici chez M. de L^{***}, et qui, depuis la restauration de son appartement, apparaissent, dans leurs cadres brillants et tout battant neufs, appendus aux murs du salon.

A toute personne qui admire les portraits, qui sont réellement fort beaux et très-bien conservés, M. de L^{***} ne manque point de dire :

— Ce sont mes ancêtres. Mon Dieu oui, j'avais toutes ces vieilleries dans mon grenier, mais je me suis décidé à les tirer de leur poussière : ce genre de portraits est tout à fait de mode aujourd'hui ; et puis du reste, il n'était pas bien séant à moi de laisser mes aïeux au grenier.

Donc madame de L^{***} inaugurerait, il y a trois jours, son appartement restauré, par une soirée de causerie et de travail offerte aux amis intimes. Les dames brodaient ou faisaient de la tapisserie, tandis que les messieurs causaient de choses diverses. Tout à coup un d'eux porta la conversation sur les portraits.

— Ce sont mes ancêtres, se hâta de dire M. de L^{***}, qui, se levant, se prépara à en faire l'énumération, comme don Ruy Gomez dans le drame d'*Hernani*. Il eût volontiers pris une baguette pour mieux opérer l'exhibition.

— Ceci est mon arrière grand'tante, la maréchale, reprit-il ; — ceci le vidame de Chartres, un de mes grands oncles... Ici, le grand-maître de la cavalerie, frère du dernier... là,...

Il les montra tous les uns après les autres, — il y en avait neuf, — leur

donnant des titres plus ou moins élevés, mais suffisant à satisfaire l'orgueil nobiliaire d'un prince. Enfin, il arriva à un cadre plus grand que les autres.

— Celui-ci, dit-il, est mon grand-père... le grand...

— Le grand Dauphin de France, père de Louis XV, interrompit un des assistants, comment, mon cher de L^{***}, vous êtes de la famille royale et vous nous l'aviez caché !

M. de L^{***}, cependant, restait interdit.

— Que dites-vous ? reprit-il enfin... Vous vous trompez, mon cher, ce n'est pas le grand Dauphin.

— C'est lui-même, mon cher ami, et Monbro vous a trompé en vous le donnant pour votre grand-père.

M. de L^{***} était rouge jusqu'aux oreilles et fortement embarrassé. Madame de L^{***} partit enfin d'un immense éclat de rire.

— Ah ! ah ! ah ! je l'avais bien prévu, dit-elle.

— Madame ! fit M. de L^{***}, hors de lui.

— Oh ! ne vous fâchez pas, monsieur, reprit-elle sérieusement cette fois, s'il vous plaît de vous donner un ridicule je ne veux point le partager... J'étais bien sûre que vos ancêtres vous joueraient un mauvais tour, et c'est mal à eux, car vous les avez payés assez cher.

— C'était une plaisanterie, madame, une plaisanterie que je voulais faire à ces messieurs, dit enfin M. de L^{***}, en riant du bout des lèvres et évidemment contrarié.

On en crut ce qu'on voulut, et quoique ceci se fût passé en petit comité d'intimes, l'anecdote n'en transpira pas moins au dehors assez pour que je l'apprenne. On rit d'autant plus aux dépens de M. de L^{***}, que, malgré ses prétentions à la noblesse, il est tout simplement fils d'un paysan, et qu'il a été adopté par le comte de L^{***}, qui s'était vivement intéressé à lui, et l'a fait en mourant son héritier.

J'ai vu chez Monbro la note de M. de L^{***}, il s'était acheté pour dix-huit cents francs d'aïeux, à six pour cent d'escompte !

Vicomtesse DE SABRAN.

Variétés.**LA DETTE DES PEINTRES.**

Rien de plus curieux qu'une noce au Transtévère. Les voyageurs bien renseignés, qui vont visiter Rome, ne manquent jamais de chercher l'occasion d'assister à une de ces cérémonies animées qui, en empruntant au culte chrétien tout ce qu'il a de religieux et de saint, rappellent, en même temps, quelque chose de la pompe naïve des premiers jours de la Rome des anciens temps.

Aujourd'hui c'est la noce de Giulietta, une jeune et pieuse fille de ce quartier en renom, presque une enfant, car Giulietta a-t-elle bien quinze années ? Aujourd'hui c'est un tableau délicieux à voir, que les groupes animés de ces jeunes Transteverines, parées de leurs toilettes d'honneur ; la brassière aux couleurs éclatantes a été revêtue. Les aiguillettes de soie flottent aux manches ; leurs cheveux noués à l'antique, retenus par de longues épingles d'argent ou bien coquettement rattachés par des rubans, les font ressembler aux jardinières des plus beaux jours de Rome, ces filles charmantes de la vallée de Lallia et de Tibur. Aujourd'hui enfin, tout est en émoi dans le bourg célèbre, et non-seulement les habitants du Transtévère, mais aussi, parmi eux, toute une jeunesse qui n'appartient pas au pays.

L'intelligente et joyeuse population de l'Académie de France à Rome est invitée à cette fête, ou plutôt, devrions-nous dire, c'est elle qui a invité, car, sans l'intervention des jeunes artistes, Giulietta ne se serait pas mariée.

Ont-ils donc payé la dot de l'enfant ? Ont-ils surmonté quelque obstacle dont nos lecteurs ne peuvent encore être instruits ? Peut-être aurons-nous bientôt à l'apprendre ; mais, en attendant, disons à quelle originale portion de la population romaine nous avons affaire en ce moment.

Les Transteverins sont les habitants du bourg ou de la partie de Rome située au-delà du Tibre, appelée autrefois CITÉ LÉONINE, du nom du pape saint Léon, qui l'entoura de murailles. Ce peuple est, assure-t-on, l'antique race romaine perpétuée par les alliances de famille, à peu près comme se perpétuaient et se conservaient intactes,

en d'autres temps, les tribus bibliques. Aussi, fiers de leur origine, les Transteverins sont-ils plus énergiques et plus entreprenants que les Romains d'en-deçà du Tibre. Jaloux de leurs coutumes, scrupuleusement conservées à travers les siècles et malgré les vicissitudes éprouvées par la grande cité, on les a vus souvent traiter même avec les souverains pontifes dont toujours ils ont eu l'estime, et qui leur ont accordé des privilèges dont ne jouissent pas les autres habitants de Rome.

S'estimant comme les continuateurs de ces tribus rustiques qui, aux grandes époques de leur histoire, avaient tant de considération que les plus renommés d'entre les Romains tenaient à honneur de s'y faire agréger, les Transteverins se font une loi de ne jamais exercer aucun état qui les fasse déroger, soldats en tous les temps et lorsque le pays les appelle, dans la vie civile ils ne sont pas même artisans, ils dédaigneraient d'être ouvriers, et comme si tous étaient autant de Cincinnatus, pieusement attachés à l'agriculture, ils ne veulent manier que la serpette ou pousser la bêche. De père en fils, ils sont laboureurs, jardiniers ou vigneron.

Parmi eux, donc, tout homme dégénère, qui, soit par goût, par entraînement ou par circonstance, prend une autre profession que celle qui ne demande pas tous ses trésors à la terre : si celui-là a un fils et que ce fils veuille se marier, chaque Transteverine le refuse ; s'il a une fille et qu'un jeune Transteverin veuille la prendre pour épouse, le consentement de la famille est refusé.

— Qu'elle aille chercher un mari où sont ses penchants et où est son travail, disent-ils avec un orgueil que nous n'avons pas ici à apprécier.

Ce mot cruel avait pourtant été dit à la jeune Giulietta, fille unique de Jacopo Calendero, lequel, gagné dans sa jeunesse par d'autres Romains de la cité, avait préféré manier la truelle et se faire maçon, à fouiller la terre et guider valeureusement le soc de la charrue.

Et, toutefois, bien que cette rude parole eût été prononcée à l'égard de sa fille, et que l'honnête et laborieux Calendero en eût été profondément affligé, nous venons de l'annoncer, voilà qu'aujourd'hui Giulietta se marie ! qu'elle se marie en plein Transtevère, et que celui qui la prend pour femme est un des plus estimés de la rive privilégiée.

Et voilà que, du milieu de la foule partent des cris qui font entendre une parole inusitée : VIVE LA FRANCE !

Vive la France ! qu'a-t-elle donc fait ici notre France si bien choyée ? Ou , plutôt , qu'ont fait pour elle ces jeunes et gais porteurs de visages parisiens dont le fin sourire se mêle à tous ces mâles sourires, dont les mains habituées aux travaux des arts vont chercher les cordiales étreintes des mains calleuses du peuple roi ?

Ceci tient à une poétique histoire dont le souvenir est encore dans la mémoire de quelques vieillards.

Il y avait à Rome , vers la fin du dix-huitième siècle et tout près du commencement du dix-neuvième, un peintre français dont le talent plein de franchise, vif et libre d'allure ne pouvait se comparer qu'à son caractère ; fou des arts, dont il vivait, enthousiaste des nobles antiquités de la ville éternelle, choisissant ses modèles parmi les monuments jetés à terre, les colonnes éparses, les temples en vétusté, son pinceau, pourrait-on dire, s'en allait cassant du marbre ; et, toutefois, ce n'est pas qu'il se plût aux scènes de destruction, ces scènes, au contraire, il savait les égayer par la force de la couleur, par les prestiges de la lumière, et par je ne sais quelle faculté riante qui jetait sur ces vieilles pierres tombées les plantes grimpantes, les mousses, les convolvulus et les vives labiées ; faisant ainsi à ces fragments du passé une belle robe de verdure et de fleurs, on eût dit qu'il voulait consoler de l'aspect de l'incessante destruction des ouvrages de l'homme par le spectacle de la jeunesse éternelle des plus aimables et des plus coquettes créations de Dieu.

Quand il travaillait, c'était un pinceau aventureux ; quand il cherchait des inspirations pour son travail, c'était un aventureux jeune homme. A la façon dont Robert allait voir et admirer les célèbres vestiges, et, plus rarement, les monuments encore debout qu'il voulait reproduire sur la toile, il lui arrivait toujours quelque chose d'inattendu et de poétique, et jamais il n'avait rien vu ni admiré qu'il ne rapportât un tableau intéressant à peindre ou un événement curieux à raconter.

Un soir, il arriva à l'Académie de France haletant, hors d'haleine, encore sous le coup d'une émotion toute récente ; il tomba, plutôt qu'il ne s'assit sur un siège.

— Qu'as-tu donc ? lui demandèrent à la fois plusieurs des élèves qui se trouvaient là, que s'est-il passé ? tire-nous d'inquiétude.

Et ses jeunes amis avaient raison d'être inquiets, car dès que Robert les avait aperçus, il avait d'abord couru à eux comme on court auprès de ceux qu'on a eu peur de ne plus revoir, et, au moment où ils l'entourèrent, il leur avait pris tour à tour la main qu'il avait serrée avec effusion en mettant dans son regard une interrogation muette qui semblait dire :

— C'est bien vous ? n'est-ce pas, c'est bien vous ?

Qu'était-il donc arrivé de nouveau à Robert ?

Nous l'avons dit dès les premières lignes, où tout autre que lui n'eût trouvé que les choses ordinaires de la vie, son existence, féconde en rencontres inattendues, lui avait donné en quelque sorte le privilège des accidents. Coutumier d'aventures, une fois ne s'était-il pas perdu au milieu des catacombes de Rome ? Échappé à son guide, au milieu de ces inextricables souterrains où, loin des regards de leurs persécuteurs, les premiers chrétiens allaient abriter leur prière et creuser une tombe pour leurs martyrs, Robert n'avait-il pas attendu la mort trois jours et trois nuits entières, et cela dans les terribles angoisses de la faim et des ténèbres ?

Or, ces trois jours et ces trois nuits désespérées, cet effrayant épisode, dont s'est emparé un grand poète, étaient encore présents à l'imagination des amis de Robert. Aujourd'hui, l'indépendant artiste venait-il d'échapper à quelque aussi grand danger ?

Ils ne calculaient pas qu'il s'était à peine écoulé deux heures depuis qu'il les avait quittés, tant toute réflexion leur était devenue impossible à le voir là pâle, à peine rasséréiné et s'essuyant le front d'où décollait encore une sueur glacée.

Aussi ce fut avec un surcroît d'anxiété et d'affectueuse impatience qu'ils répétèrent :

— Quoi ! que s'est-il donc passé, Robert ?

— Ecoutez, dit l'interrogé, dont le récit commença par un sourire, comme s'il se fût d'abord repris à sa vie gaie, et, ensuite, avec un froncement de sourcils, comme si, dans sa pantomime expressive, il eût voulu signifier : Je l'ai échappé belle !

— Ecoutez ! répéta-t-il.

J'étais allé au Vatican : vous savez que c'est mon pèlerinage quotidien. Quand on a des amis qu'on aime, n'est-ce pas un devoir comme c'est un bonheur d'aller leur faire visite ? J'étais donc allé dire mon « bonjour » habituel aux chefs-d'œuvre de Raphaël et aux traits hardis

des compositions de Michel-Ange. Tout en admirant, j'avais traversé les galeries, les loges et la chapelle Sixtine; puis, après mon salut aux grands hommes, j'avais voulu aller saluer Dieu qui les a faits grands et lui demander pour moi-même quelques miettes du talent qu'il a donné avec tant de profusion à ces peintres de génie : j'étais entré dans Saint-Pierre.

Arrêté au milieu de la nef et juste sous la coupole du dôme, j'aperçus, tout là-haut, à deux cents pieds de terre, un échafaudage de planches qui déparait fort la superbe voûte où s'élancent de la terre au ciel, les sublimes figures que vous savez.

Il faut vous dire que, précisément en cet endroit, j'entendais comme des coups de pioche et que, près de la place où j'étais placé, on avait gâché du mortier. Or, comme ici tous les détails sont essentiels, il est bon d'ajouter qu'un seau se trouvait là, rempli de ce même mortier, ayant son anse de fer soulevée par une corde, laquelle montait ensuite jusqu'au dôme, et, sans doute, était destinée à faire agir ce véhicule de bas en haut et à peu près comme on tire de l'eau d'un puits.

Ce système vulgaire approprié aux besoins de l'immortel édifice me donna je ne sais quelle sainte colère.

— Oh ! oh ! me dis-je, quelle blessure a donc été faite à notre sublime géant de marbre et quel hardi ouvrier s'est donné la mission de le guérir ?

Comme, pour le moment, personne ne paraissait afin de me répondre et parce que rien ne s'apprend ni mieux ni plus vite que les nouvelles qu'on va chercher soi-même, je partis de là et, sachant les étres, j'allai rejoindre la superbe rampe de Bernin, d'où m'élançant le long des chambres ascendantes, des corridors, des escaliers qui grimpent dans l'intérieur des murs, aux côtés et aux flancs de l'immense édifice, j'arrivai enfin aux lieux où se faisait la besogne, à la base du dôme, c'est-à-dire aux premières assises de cette resplendissante église que le génie de Michel-Ange semble avoir jetée sur le dos d'une autre église, et dont, ensuite, comme s'il eût voulu que la prière de l'homme allât rejoindre le trône de Dieu, il a porté jusques aux nues la croix chrétienne.

Je m'étais arrêté. Un seul maçon, aidé d'un apprenti, se trouvait au travail. Plusieurs pierres du soubassement avaient été rongées par le temps ; il s'agissait seulement de raccommoder quelques lézardes et

la paire d'ouvriers qu'on y avait envoyée était suffisante à l'œuvre, en y joignant un autre maçon qui, sans doute, faute d'espace au pied du dôme, préparait, au bas de l'église, le mortier que je venais de voir.

Celui des deux travailleurs qui commandait à l'autre pouvait avoir quarante ans. L'apprenti était à peu près un enfant. J'ai dit l'apprenti parce que, à la première vue, je ne m'étais pas rendu un compte exact des deux personnages. Aussi, si vous le voulez bien, l'apprenti était une apprentie, la fille du maçon, sans doute, car elle lui ressemblait autant qu'une jeune et charmante enfant peut ressembler à un père dont les traits ont bien quelque beauté mais de la rudesse. Aucun de vous n'ignore, qu'ici assez souvent, quelquefois à Florence et toujours en Corse, les jeunes filles sont d'utiles aides-maçons, et plus d'une fois nous avons murmuré de l'âpreté de ces mœurs qui courbent sous de lourds fardeaux ces jeunes italiennes souvent frêles et malades.

Je ne fus donc pas étonné de l'emploi qu'exerçait celle-ci et sa présence même me sembla de bon augure. La basquine rouge qui la serrait à la taille était bien un peu usée, ses cheveux, négligemment nattés, jetaient bien çà et là leurs tresses défrisées, son frais et brun visage avait bien quelques éclaboussures de mortier et ses mains délicates en paraissaient totalement gantées, mais un œil noir, un suave sourire, quelque chose de pur et d'aérien paraissait si bien en elle que, la tête encore remplie des anges, des archanges et des chérubins que je venais de voir sur les triomphantes nuées de nos grands peintres, je pus croire que mes visions se continuaient, et, un instant, je me pris à dire réellement à part moi que sous le fichu grossier dont l'enfant couvrait chastement ses épaules devait se tenir ployée une paire d'ailes.

Une rude parole du père pour qu'elle pressât son travail me rappela qui elle était et où j'étais. L'enfant qui regardait mélancoliquement commencer à se coucher le soleil dont les obliques rayons faisaient merveille sur la campagne et dans le ciel, montra du doigt ce spectacle à son père comme si c'eût été son excuse, et les voilà tous deux, lui et elle, en contemplation : tout Romain est rêveur, peut-être par habitude de vivre avec des chefs-d'œuvres.

La circonstance était favorable. Je n'avais pas été vu et la porte qui se trouve pratiquée pour aller sur l'entablement intérieur du dôme était ouverte devant moi.

Encore un détail.

Cet entablement qui, du bas de la basilique, paraît être seulement

un cadre gigantesque dont l'ourlet entoure et fait valoir les merveilleuses peintures de la voûte, cet entablement, dis-je, quand on est arrivé à le toucher, se trouve avoir plusieurs pieds de large et pourrait être un véritable balcon si l'on y mettait une balustrade ; mais, pour la netteté de l'effet, et comme rien ne doit arrêter l'œil sur la route qui va du pourtour de ce cercle à l'immense tableau qu'il semble circonscrire, rien n'a été mis qui puisse garantir d'une chute, et, quand il y a nécessité de tourner autour, si l'habitude de certains travaux ne donnait aux ouvriers un coup-d'œil et une sécurité reconnus, ils tomberaient dans l'abîme.

Cette part de la surface du dôme est donc un endroit interdit, soit à cause du danger que l'on y peut courir, soit afin que nul profane n'aille porter des mains maladroites sur les fresques merveilleuses qui s'étalent le long de ces poétiques courbes. On vous laisse monter à l'intérieur des murailles, on vous permet d'escalader jusques au globe d'airain qui supporte la croix ; mais, à l'égard du terrain défendu, on est inflexible.

Or, ce terrain défendu, il y a longtemps que je voulais y mettre le pied.

J'avance doucement ; me voilà sur cette espèce de balustre sans parapet. Préoccupé de mon désir de voir, je ne pensais pas au péril. Peut-être aussi que l'échafaudage que les maçons avaient fait pour la commodité de leur travail, et qui commençait à l'entrée où je me trouvais, me donnait une sorte de sécurité en multipliant tout près de moi l'espace solide.

Il faut vous dire bien précisément ce que c'est que cet échafaudage improvisé que j'avais déjà remarqué du bas de l'église.

C'est une sorte d'étroit plancher formé de deux grandes planches, portant chacune environ deux pieds de largeur, ajustées ensemble à l'une de leurs extrémités à l'aide de plusieurs solides tours de cordes. Par ce moyen, on avait donné de la longueur à l'appareil, et les deux autres bouts libres des planches pouvaient ainsi toucher aux deux rebords opposés de l'entablement et y mordre de quatre ou cinq pouces. Ceci était suffisant pour ce qu'on en voulait faire, car, quelque intrépide qu'eût été un ouvrier, il se fût bien gardé de passer sur ce pont fragile, destiné seulement à recevoir, après la montée, le seau qu'on hissait du bas de l'église au moment voulu.

Entraîné d'autant plus vivement que je me trouvais plus près du but,

je retenais mon haleine, j'allégeais mon pas. Je savais bien que je me trouvais là contre l'ordre, mais, si j'allais ainsi en maraude d'enthousiasme, n'en rapporterais-je pas l'inspiration ? Voir de près et étudier presque du doigt les plus vigoureux coups de pinceau des grands maîtres, n'est-ce pas au moins prendre goût à devenir maître ?

Quoi qu'il en soit, heureux de n'avoir point été aperçu, j'entrai furtivement, et la démarche aussi assurée que si j'avais fait ma route en pleine place publique, donnant à mon corps le mouvement circulaire que traçait la terrible voie, dont le danger ne me préoccupait pas en ce moment, la tête haute, j'avisai ce grand coin du paradis de la peinture.

J'avais déjà fait le tour du demi-cercle, c'est-à-dire que, étant parti de l'entrée, je devais me trouver juste en face de mon point de départ, et, par conséquent, à l'extrémité opposée du mince échafaudage dont je vous ai parlé, quand, tout à coup, l'idée me prit de connaître l'effet que devait faire la vue de Saint-Pierre en regardant de haut en bas.

Il était d'autant plus essentiel de se presser que, sans trop y prendre garde, et, toutefois, en m'en rendant parfaitement compte, je savais, maintenant, que j'allais être vu par le maître maçon et son apprentie. A ce moment, le bruit de leurs pas m'avertissait qu'ils venaient de se présenter à l'entrée dont j'avais assez audacieusement franchi le seuil. — Dépêchons-nous ! me dis-je à moi-même.

Et comme j'avais toujours marché un peu de côté, je me détournai doucement et penchai la tête sur l'ouverture. — Rien, rien ne saurait vous dire ce que j'éprouvai... Tenez, voyez ! voyez ! dit Robert à ce point de son récit, la voix affaiblie et portant à ses yeux ses mains tremblantes comme s'il eût voulu de nouveau se garer d'un affreux vertige, tenez, voyez ! mes membres en ont le frisson encore !

Mes yeux s'étaient arrêtés sur le gouffre, et, subitement, un coup me frappa au cœur qui me donna la conscience que j'étais suspendu à deux cents pieds de terre. Si la muraille eût été coupée à pic, mon regard se fût assuré peut-être, mais la saillie du cercle étroit où je me trouvais placé évasait l'abîme sous moi-même ; et pas d'appui ! rien qui pût me retenir ! pas même, au lambris, un clou, où pût s'accrocher ma main déjà crispée. L'effrayante cavité éclatait de lumière, et j'avais comme la révélation de l'immense profondeur que j'allais parcourir avant que mes chairs se fussent broyées sur la dalle.

Les oreilles me tintèrent avec fracas, mes jambes fléchirent, une

horrible hallucination me saisit. Je voulus détourner la tête, je ne le pus pas. Il me sembla que, d'en bas, mille voix de mort me criaient d'en finir avec mon angoisse, et j'étais comme impérieusement poussé à me précipiter moi-même.

— Mon Dieu, recevez mon âme ! dis-je dans une courte et fervente prière intérieure.

Mais à cette heure suprême où tout un monde d'idées traversait mon cerveau, comme si, lorsqu'on va cesser de vivre, toutes les pensées de la vie vous étaient données à la fois et par une rapide addition, à cette seconde décisive, qu'aucune autre ne devait suivre, une idée de salut me vint parmi toutes celles que j'agitais avec terreur en moi-même.

Le pont de planches était devant moi, je m'y précipitai.

Ce qui se passa ensuite ne dura peut-être que l'intervalle qu'il y a d'une pulsation à l'autre, et, pourtant, je vis tout ce que je vais vous dire. Je m'élançai. L'homme et l'enfant étaient à l'autre bout de la planche, me regardant, pâles, immobiles ; mais à l'instant où une prompte décision jetant mon corps en avant, la jeune fille allait pousser un cri de terreur, je vis aussitôt la main de l'homme qui était auprès d'elle, s'appliquer vivement sur cette bouche entr'ouverte, y presser ses doigts par une si vive étreinte que le sang jaillit des lèvres. Si cette voix désespérée, qui m'eût rendu plus sensible mon danger, se fût fait entendre, je perdais l'équilibre. Je courais ! mais je pensais que les cordes qui liaient ensemble le bout des planches se disjoindraient à mon passage... Je courais ! mais je devais comprendre que le pont flexible, balancé sous moi, courbé par ma pesanteur, perdrait d'autant les quelques pouces de point d'appui qu'allaient chercher ses deux extrémités opposées.... Je courais, néanmoins !

Le pont oscilla. Les cordes détendirent leur cercle. Un affreux craquement se fit sous mes pieds... Je regardai le ciel.

Le ciel me regardait, j'étais à l'autre bout de l'échafaudage, saisi au collet par l'homme robuste qui se trouvait là, et qui m'ayant tiré à lui à peu près comme on retire de l'eau un homme qui se noie, me jeta dehors avec une toute grande et toute fraternelle colère.

Mais il ne faut pas penser que tout fût fini ainsi et que j'en fusse quitte. Cet honnête homme à qui j'avais fait l'horrible peur que vous concevez, après m'avoir enlevé comme je vous l'ai dit, me souleva dans ses bras comme on soulève un enfant enlevé à la mort, m'embrassa

avec effusion , puis, ceci fait, m'ayant posé debout contre la muraille et s'étant bien assuré que je tenais sur mes jambes, il se mit à m'administrer des coups de poing comme jamais l'atelier de peinture ne m'a appris à en recevoir. Il m'appelait traître ! imprudent ! mauvais sujet ! cher enfant sauvé ! il pleurait, il riait ; il me punissait de m'être ainsi exposé ; il me remerciait de me voir vivant : et moi, comme lui, comme la jeune fille, je pleurais, je riais, me défendant des coups de poing, et, toutefois, déclarant en moi-même que jamais je ne les aurais crus si bons à recevoir. Si bien que caressé, battu, moitié mort de peur, brisé de gourmandes, le cœur plein de joie, frissonnant de souvenir, me voilà près de vous, ayant renouvelé, en quelques minutes, la grande et inouïe terreur de mes trois jours, de mes trois nuits des catacombes !

A ce récit fait comme Robert savait les faire, comme il dut le faire au moment même où il échappait au danger, c'est-à-dire avec ses gestes expressifs, son impressionnante parole, sa pâleur et ses frissons de souvenirs, qu'on juge s'il fut attentivement écouté, et, après qu'il eut fini, si l'on se jeta à son cou pour se féliciter de le voir encore et de pouvoir l'aimer comme il méritait de l'être.

Mais, après ces premières effusions, on parla de reconnaissance et il fut question d'aller faire, tous ensemble, une visite à l'honnête ouvrier du Vatican dont le bras était si robuste à sauver les gens et à leur appliquer une correction toute remplie d'humanité et de tendresse.

Ici se lie l'histoire du mariage de Giulietta, et une lettre du directeur de l'Académie de France adressée au ministre nous apprendra comment cette reconnaissance fut exercée.

« Nous avons eu ici une fête presque nationale, et, comme les jeunes peintres de notre école font honneur à la France par leur talent, ils viennent de lui faire honneur par leur caractère. Le plus aimé d'entre eux, Robert, avait reçu d'un Romain du Transtévère un service dont ma correspondance vous a déjà instruit ; toute l'école a voulu être reconnaissante. Mais comment prendre une digne revanche ? une revanche où, en fin de compte, la France ne fût pas au-dessous de Rome ? Il s'est trouvé que le sauveur de Robert avait subi une sorte de déchéance au Transtévère. Il avait une fille, et, comme cette déchéance passe du père aux enfants, celle-ci subissait une destinée qu'elle ne s'était pas faite, elle ne pouvait se marier parmi les siens. L'un d'eux cependant l'aimait. Instruits de ceci, nos

« jeunes gens ont voulu détruire l'obstacle. Or, le bonheur a voulu que
 « ces honnêtes continuateurs des vertus antiques eussent à faire restau-
 « rer une chapelle qu'ils attribuent à leur corporation, et qu'ils n'eus-
 « sent pas d'argent. Nos dignes fils de France ont été négociier. Il y a
 « eu des rendez-vous ; on a parlé de racheter Jacopo Calandero et de
 « relever Giulietta de l'interdiction, moyennant quoi toute l'Académie
 « de France mettrait ses pinceaux à la disposition du Transtévère. Vous
 « devinez le reste. Aujourd'hui la position est conquise, la palette de
 « nos jeunes artistes a commencé de faire resplendir la chapelle du
 « rachat ; le mariage se fait , tout Rome est dans la joie, et la ban-
 « nière qui marche en tête de la procession des fiançailles, porte une
 « glorieuse figure de la Vierge qui sauve et bénit, peinte par Robert,
 « et au bas de laquelle flotte cette légende : LA DETTE DES PEINTRES. »

JEAN LAFITTE.

Croquis de Mœurs.

A QUOI TIENT LE BONHEUR ?

I.

« M. Marius-Amédée-César d'Artal, ancien conservateur des hypo-
 « thèques, chevalier de la Légion-d'Honneur, capitaine de la garde
 « nationale, deuxième compagnie, premier bataillon, troisième légion,
 « a l'honneur de vous faire part du mariage de M. Victor-Arthur-Fré-
 « déric d'Artal, son fils, avec mademoiselle Amédine-Virginia Maton.
 « Et vous prie d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera don-
 « née en l'église des Petits-Pères, le 22 octobre 1835, à midi
 « précis. »

Et en tournant la page :

« Madame veuve Maton a l'honneur de vous faire part du mariage
 « de mademoiselle Amédine-Virginia Maton, sa fille, avec M. Victor-
 « Arthur-Frédéric d'Artal.

« Et vous prie, etc., etc. »

Ce billet de faire part, envoyé à tous les amis et connaissances des
 deux familles, eut son plein effet à la date indiquée. Le 22 octobre
 1835, environ vers deux heures de relevée, Frédéric d'Artal et Virgi-

nia Maton sortaient de l'église des Petits-Pères parfaitement mariés devant Dieu et devant les hommes.

Deux ans se sont passés depuis la cérémonie nuptiale ; deux ans de bonheur et de lune de miel !

Sans doute Virginia était suffisamment majeure lorsque Frédéric l'épousa ; mais, franchement, pouvait-il exiger une femme au-dessous de trente ans, lui qui frisait la quarantaine ? Et d'ailleurs, Virginia, qui, comme demoiselle, pouvait paraître un peu mûre, comme femme, se trouvait dans des conditions d'âge excellentes. Malgré ses trente-deux ans, ou plutôt à cause de ses trente-deux ans, elle était dans toute la force de sa beauté, dans toute l'ampleur de ses charmes. Frédéric en fut donc sérieusement épris, et, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, pendant deux ans il l'entoura de soins, d'affection, de prévenances ; heureux lui-même, il fit son bonheur sans restriction et poussa la lune de miel bien au-delà de ses limites ordinaires. Mais, hélas ! quel est le miel qui ne sûrit point à la longue ? Un beau jour, la douce lune fut obscurcie par un nuage ; et ce nuage avait pris la forme d'un avoué de première instance.

Anatole Garoux, après avoir été pendant quelques années principal clerc chez maître Toussenet, était devenu maître Garoux à son tour, en achetant l'étude de son patron, moyennant une forte somme dont il n'avait pas le premier sou, mais qu'il devait payer sur les bénéfices de sa charge, et aussi sur les bénéfices présumés d'un beau mariage, très-probable dans sa position. Quoique beaucoup plus jeune que Frédéric, il était lié intimement avec lui, par suite de relations de familles, et lui avait même servi de garçon d'honneur, le jour de ses noces, Frédéric n'ayant plus de parents qui ne fussent mariés. Après un tel service, on comprendra que celui qui avait participé à la consécration du bonheur des deux époux fût bien reçu dans la maison, et que Virginia gardât pour lui ses plus gracieux sourires.

C'est donc en vertu de son droit de grandes entrées dans la maison, que maître Garoux pénétra un matin, sans se faire annoncer, dans le cabinet de travail de Frédéric, qui ne le vit point sans surprise à une pareille heure. La lune de miel était encore dans tout son éclat ; avec deux mots, maître Garoux allait évoquer le nuage fatal.

— Bonjour, très-cher, fit-il en entrant. Puis regardant de tous côtés d'un air mystérieux : — Es-tu seul ? ajouta-t-il.

— Très-seul.

— Où est ta femme ?

— Encore au lit...

— Elle ne peut nous entendre ?

— Mais non, encore un coup !... Pourquoi cet air mystérieux et solennel ?

— Ah ! mon pauvre Frédéric ! Il faut que je sois ton ami autant que je le suis pour que j'aie pu me décider à la démarche que je fais en ce moment ! reprit Garoux d'une voix lamentable.

— Qu'est-ce que cela signifie ? continua Frédéric inquiet ; c'est donc une démarche bien grave ?

— Excessivement grave.

— Tu m'effraies...

— Il y a de quoi... Et moi-même j'ai éprouvé un saisissement en apprenant... J'ai d'abord voulu te le cacher... mais l'amitié a des devoirs...

— Ah ! ça, parleras-tu à la fin ? s'écria Frédéric hors de lui.

Ici, maître Garoux porta de nouveau des regards scrutateurs dans tous les coins de la chambre, et cela de son même air mystérieux ; puis il laissa enfin tomber de ses lèvres la phrase suivante, en détachant les mots pour leur donner plus de poids :

— Mon ami... ta... femme... te... trompe !

— Malheureux ! cria Frédéric, qui déjà tenait son ami Garoux par sa cravate blanche ; si tu ne me prouves pas ce que tu avances... je ne réponds pas de moi.

— Je vais te le prouver, riposta l'avoué d'une voix étranglée ; mais lâche-moi... Je ne puis pas parler quand j'ai le cou pris dans un étau.

Frédéric, presque convaincu déjà par le sang-froid et l'assurance de Garoux, lui rendit le libre usage de la parole, et retomba sur son siège avec découragement.

— Ta femme sort quelquefois le matin ? demanda maître Garoux.

— Tous les deux jours, répondit Frédéric tremblant... Elle va au bain, dit-elle.

— Elle ne va pas au bain...

— Grand Dieu !

— Et si tu veux savoir où elle va...

— Je le veux !

— Tu n'as qu'à te poster au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la petite rue Saint-Roch, de dix à onze heures, tu verras

ta femme descendre de voiture dans la première de ces deux rues, entrer dans la seconde et pénétrer dans une maison de simple apparence, d'où elle sort une heure après, le voile baissé, pour regagner sa voiture.

— Et tu es sûr de tout ce que tu dis là ?

— Si tu y tiens, je ferai constater le fait par des témoins....

— C'est inutile !

— Cela dure depuis le lendemain de ton mariage...

— C'est odieux ! mon Dieu ! mon Dieu ! ma femme me trompe !...

Quel coup de foudre ! s'écria Frédéric, cachant sa tête dans ses mains avec désespoir.

— Écoute donc, reprit maître Garoux... Ne te désole pas... Cela n'est pas encore tout-à-fait prouvé... Et puis, ajouta-t-il avec intention, ce ne sont peut-être que de justes représailles... Es-tu bien sûr de ne pas y avoir donné lieu par ta conduite ?

— Par exemple ! jamais !

— Ta femme sait peut-être, continua maître Garoux, sans tenir compte de la dénégation de Frédéric, ta femme sait peut-être que tous les quatre ou cinq jours tu vas clandestinement toi-même, à huit heures du soir, dans une maison de la rue de la Sourdière...

— Comment sais-tu cela ? ce n'est pas vrai ! fit Frédéric rougissant et se levant tout à coup.

— Je n'en sais rien, moi, riposta Garoux aussitôt, ce sont des gens qui m'ont dit t'avoir aperçu...

— Ce sont des imbéciles !

— Aussi je ne les ai pas crus. Je ne crois jamais que ce que je vois. C'est ce qui fait que je puis affirmer que ta femme...

— Tu l'as vue ?

— De mes deux yeux. Un ami moins dévoué que moi aurait laissé rire à tes dépens et ne t'aurait point prévenu...

— Rire à mes dépens ! cela se sait donc ?

— Parbleu !... Ah ! le monde est bien méchant !... C'est ce qui me fait craindre que tu ne sois forcé d'en venir à une séparation... et dans ce cas là, je te prie de penser à moi...

— Oui... oui... si elle me trompe... je me séparerai, dit Frédéric, tout pensif..., et tu mèneras cela rondement, car, dans ces affaires-là les lenteurs tuent.

— Sois tranquille... J'ai des clercs très-actifs... et moi-même... Je te ferai marcher cela bon train.

— Demain même je saurai ce qui en est, continua Frédéric qui n'avait pas écouté son ami.

— Ah ! je souhaite bien m'être trompé, va ! reprit celui-ci d'un ton pénétrant.

— Adieu !

— Adieu !

Et maître Garoux regagna son étude d'un air guilleret. Cependant, une heure plus tard, Virginia recevait une lettre anonyme ainsi conçue :

« Madame, de temps en temps votre mari vous quitte le soir sous
« prétexte d'aller fumer son cigarre et lire les journaux : *sous prétexte*
« en effet, car il se rend mystérieusement dans une maison de la rue
« de la Sourdière. Je ne sais ce qui l'y attire, mais il vous serait fa-
« cile de le savoir. »

D'où pouvait venir cette lettre ? Serait-ce d'aventure maître Garoux qui l'aurait lancée pour mettre le feu aux poudres et rendre la séparation inévitable par suite de ce conflit de jalousies ? Un instant, Virginia fut tentée de montrer cette lettre à son mari, mais elle réfléchit qu'il valait mieux qu'elle s'assurât du fait par elle-même. Les deux époux parurent au déjeuner le front soucieux, l'air contraint, et ce moment de réunion, qui jusqu'ici avait été un bonheur pour tous deux, pour tous deux aussi fut un supplice ce jour-là.

La lune est éclipsée, le nuage a paru, il va crever dans le chapitre suivant ; et cela grâce à Garoux. Mais quel intérêt pouvait-il avoir à troubler ainsi un si charmant ménage ?

Avez-vous donc oublié que maître Garoux est avoué de première instance ; qu'il a acheté sa charge un prix exorbitant, et qu'il a besoin de faire des affaires ?

II.

Nous devons à la justice de dire que tout ce que maître Garoux avait avancé était parfaitement vrai. Le fait de la rue Saint-Roch était aussi patent que celui de la rue de la Sourdière ; les deux intéressés pouvaient s'en rapporter maintenant au témoignage de leurs yeux. Le lendemain matin, chacun des deux époux était convaincu qu'il avait à se plaindre de l'autre, mais il ignorait la réciproque. Virginia avait vu, la

veille au soir, Frédéric pénétrer dans la maison de la rue de la Sourdière, et Frédéric, le matin même, avait aperçu Virginia s'introduisant dans celle de la rue Saint-Roch. De là indignation, colère, jalousie de part et d'autre !

Donc nous sommes au lendemain de la fatale confidence de maître Garoux : madame vient de rentrer de son côté, monsieur vient de rentrer du sien, et les deux époux se rencontrent, en traversant le salon pour se rendre à la salle à manger.

— Madame ! dit Frédéric d'une voix irritée à la vue de sa femme...

Madame ! c'était la première fois qu'il disait à Virginia ce mot aussi froid que cérémonieux. Jusqu'à présent il ne s'était servi à son égard que de ceux de *chère amie*, *mon trésor*, *ma bonne* et tant d'autres expressions empruntées au vocabulaire de la tendresse et de l'amour !

— Monsieur ! riposta Virginia, non moins irritée.

Elle qui ne l'avait jamais appelé que *mon bon ami* ou *mon cher cœur* !

Ah ! maître Garoux que vous êtes coupable !

— Il faut que j'aie avec vous une explication, madame, continua Frédéric.

— J'allais vous la demander, monsieur.

— Je suis furieux, madame !

— Je suis outrée, monsieur !

— Écoutez-moi...

— D'abord, c'est vous qui m'écouteriez...

— On ne se conduit pas comme cela, madame !

— Votre conduite est odieuse, monsieur !

— Enfin, madame, me laisserez-vous parler ?

— C'est ce que j'allais vous dire.

— Madame ! s'écria Frédéric furieux.

— Monsieur ! riposta Virginia, hors d'elle-même.

— Tenez, madame, finissons-en, reprit Frédéric, cherchant à dominer sa colère... je vous cède la parole... commencez... j'aime mieux cela... mais après j'aurai mon tour...

— Eh bien, monsieur, pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, ce que vous allez faire tous les cinq jours... le soir... rue de la Sourdière... oh ! ne niez pas, monsieur, je vous ai vu, hier... c'était votre jour...

— Eh ! madame, il ne s'agit pas de moi ! fit tout à coup Frédéric

qui avait paru un peu embarrassé de la question ; mais de vous... vous allez m'apprendre à l'instant dans quel but vous vous rendez dans la rue Saint-Roch, tous les deux jours, le matin entre dix et onze...

— Comment, monsieur... vous savez ? s'écria Virginia qui eut peine à dissimuler son trouble.

— Je sais tout, madame...

— Grand Dieu !

— C'est-à-dire, reprit Frédéric, que je ne sais rien... Je suis convaincu que vous allez tous les deux jours dans une maison de la rue Saint-Roch... mais j'ignore ce que vous y faites, et vous allez me le dire.

— Quand vous m'aurez rendu compte de ce qui vous attire rue de la Sourdière, répliqua aussitôt Virginia rassurée.

— Oh ! moi, madame, c'est une affaire toute personnelle.

— Et moi, monsieur, une chose toute particulière...

— Que vous allez me dire à l'instant...

— Jamais, monsieur !

— Madame, prenez garde ! Je suis votre mari, et j'ai le droit...

— Vous n'avez aucun droit, monsieur, tant que vous me faites un mystère de votre conduite.

— Madame, cela ne se passera pas ainsi... et une bonne séparation...

— Oui, monsieur... une séparation, certainement... et je cours à l'instant chez M. Garoux pour le prier de m'assister.

— Tout beau, s'il vous plaît, madame ; M. Garoux est mon avoué, et je vous prie de me le laisser.

— Oh ! gardez-le, monsieur... Il n'y a pas que lui d'avoué à Paris... Dieu merci !...

Et les deux époux se quittèrent bien décidés à se séparer de corps et de biens. Le soir même il y eut deux appartements dans la maison, appartement de monsieur, appartement de madame ; et tout commerce cessa entre Frédéric d'Artal et Virginia Maton.

Ah ! que la lune de miel était loin maintenant ! C'était une éclipse totale.

III.

Maître Garoux était enchanté, il avait une séparation superbe à mener et cela lui promettait de brillants honoraires. Pourtant, avant de

commencer l'instance, il s'occupait à recueillir et à amasser des preuves, ce qui demandait encore un peu de temps. Virginia, de son côté, était munie d'un avoué, Garoux lui avait envoyé un confrère de prédilection, son *alter ego*.

Cependant les jours s'écoulaient et une semaine était déjà passée depuis qu'il y avait deux maisons dans la maison. Les domestiques de monsieur et ceux de madame, imitant la discorde de leurs maîtres, se chamaillaient entre eux et l'enfer était entré dans cette demeure, naguères encore si calme et si heureuse. Pendant cette semaine, Frédéric et Virginia ne s'étaient point vus un seul instant, monsieur mangeait dehors, madame avait changé toutes ses heures, et durant la journée, ils ne pouvaient se rencontrer, ils étaient tous deux trop occupés de leur grande affaire. Et si occupés qu'un matin, le domestique de Frédéric, — car j'ai omis jusqu'ici un détail assez important, c'est que le ménage était fort riche, — le domestique de Frédéric, garçon qui servait son maître depuis fort longtemps et possédait toute sa confiance, fut obligé de lui dire, en l'aidant à faire sa toilette :

— Monsieur, voilà bientôt huit jours que vous n'êtes allé rue de la Sourdière... et je crois qu'il est temps...

— Tu crois?... Ah! je suis si accablé de démarches que je n'y ai pas pensé... J'irai ce soir.

— Monsieur ferait aussi bien d'y aller ce matin...

— C'est que ce n'est pas mon heure...

— Qu'est-ce que cela fait?

— C'est juste... j'y passerai tout à l'heure...

En effet, une heure après Frédéric entra dans la maison de la rue de la Sourdière et gravissait un escalier assez obscur. A peine arrivé sur le pallier, il se trouva nez à nez avec une dame.

— Pardon, madame, dit-il en se rangeant pour livrer le passage.

Et il leva les yeux sur la personne à laquelle il faisait place.

— Mon mari!

— Ma femme!

Ces deux exclamations se croisèrent aussitôt. Frédéric venait de rencontrer Virginia.

— Comment, madame, vous êtes venue ici... pour savoir ce que j'y fais sans doute? s'écria Frédéric, qui, le premier, recouvra l'usage de la parole que la surprise lui avait enlevée.

— Mais vous-même, monsieur, c'est dans le but de m'espionner que vous êtes ici ? répliqua Virginia fort contrariée.

Frédéric ne savait que répondre et il restait fort interdit, ainsi que sa femme, sur le carré, lorsqu'une jeune fille vint, sans s'en douter, les tirer d'embarras, en donnant l'explication qu'il leur répugnait tant de donner eux-mêmes.

— Madame, dit la jeune fille, qui paraissait être de la maison, vous vous trompez d'escalier ; vous venez ordinairement par l'escalier de la rue Saint-Roch.

— Qu'entends-je ? s'écria le mari.

— Cet escalier-ci est celui des messieurs, continua la jeune fille, et donne sur la rue de la Sourdière.

— Est-ce possible ? s'écria la femme.

Puis, ayant fait signe à la jeune fille de se retirer, elle ajouta :

— Ainsi, monsieur... vous veniez ici ?... chez cette rivale de madame Ma ?

— Mais vous-même, madame ?

— Eh bien ! oui... je l'avoue... Oh ! j'aurais toujours voulu vous le cacher, au prix d'une séparation, au prix de mon bonheur !... Oui, Frédéric... j'ai quelques cheveux blancs, et je venais ici me faire épiler.

— Quel bonheur, Virginia ! Je suis le plus heureux des hommes.

— Mais vous-même, mon ami, dans quel but veniez-vous ici ?

— Virginia... ma chère amie... j'ai les cheveux tout gris... et je venais ici me faire teindre...

— Il se pourrait ! Ah ! je suis la plus heureuse des femmes !

— Ce que c'est que de ne pas s'expliquer !... Quand je pense que nous allions peut-être nous séparer à jamais, faute d'oser nous faire cet aveu.

— Nous étions fous, dit Virginia radieuse.

— Qu'importent les cheveux gris quand on s'aime ? Ne voit-on pas des volcans cachés sous la neige ?

— Et d'ailleurs l'hiver n'a-t-il pas aussi ses douceurs ! continua Virginia.

Et les deux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Un instant après ils retournaient au logis bras dessus, bras dessous.

— Je porterai mes cheveux gris, maintenant, disait Frédéric en retournant au logis.

— Et moi je les laisserai grisonner, ajoutait Virginia. Oh ! je suis plus heureuse que je n'ai jamais été. Mais pourquoi ne voulais-tu pas me l'avouer ?

— Une faiblesse, répondait Frédéric ; mais je pourrais t'en dire autant.

— La coquetterie, reprenait Virginia ; j'avais peur que tu ne m'aimasses plus autant, ... et quand je pense que nous allions tous deux dans la même maison...

— Ah ! si j'avais su qu'il y avait deux entrées... au fait j'aurais dû m'en douter... la maison tient le coin des deux rues.

— Et dire que nous avons été jaloux... au point de nous séparer ! disait Virginia en serrant tendrement le bras de son mari... mais comment as-tu su ?...

— C'est cet imbécile de Garoux qui m'a mis martel en tête... Je crois qu'il me poussait à la séparation en vue des honoraires... Je vais lui écrire de la bonne encre.

En effet, le premier soin de Frédéric en rentrant chez lui, fut d'écrire à l'avoué pour le prier d'arrêter l'instance et lui faire part de la réconciliation. Il terminait sa lettre en lui souhaitant beaucoup d'affaires et en l'engageant à rester chez lui pour s'en occuper. Pendant que Frédéric écrivait, Virginia était amoureusement appuyée sur le dos de son fauteuil.

— A quoi tient le bonheur, pourtant ? dit-elle.

— A un cheveu, répondit Frédéric.

— Et aux avoués de première instance, ajouta Virginia en riant.

Et, le soir même, la lune de miel avait reparu, malgré la neige... des cheveux.

EUGÈNE NYON.

Courrier des Théâtres.

L'événement dramatique le plus important du mois de novembre, a été l'ouverture du THÉÂTRE-ITALIEN. L'intérêt excité chaque année par cette solennité, était doublé cette fois par l'avènement directorial de M. Lhumley, cet illustre impressario connu de l'Europe entière par les succès constants dus à son habileté administrative.

L'affiche annonçait pour l'ouverture la *Somnambula*, et la rentrée de mademoiselle Soutag ; comme tu le penses bien, pas un amateur n'a manqué à l'appel. L'encombre-

ment des rues avoisinant la place Ventadour, les hommes de police, à pied et à cheval, ayant pour mission de mettre de l'ordre dans cette foule de voitures, le bruit et le mouvement qui se faisaient, avant l'ouverture des bureaux, dans ce beau quartier si abandonné depuis deux ans, étaient un signe-précurseur et de bon augure pour la saison qui commence.

A l'intérieur, les mêmes symptômes favorables se faisaient remarquer ; les femmes ravissantes de beauté, de toilette et de jeunesse encombraient bien avant huit heures toutes les loges et galeries fraîchement mises à neuf ; la satisfaction rayonnait sur tous les visages, on paraissait heureux de se retrouver réunis après une séparation si longue et traversée par de si graves événements. Le rideau s'est levé sur le charmant décor du premier acte de la *Somnambula* : les chœurs plus nombreux et rajeunis ont délicieusement chanté le premier et ravissant morceau d'ensemble qui sert de préface à ce charmant opéra et d'introduction à la *Somnambula*, sous les traits toujours jeunes de mademoiselle Soutag. A l'apparition de la cantatrice-grande dame, une explosion de bravos s'est fait entendre pendant cinq minutes, et c'est alors que les deux années dernières ont été tout à fait oubliées avec leurs vicissitudes, puisque chacun avait retrouvé ce qu'il aimait tant autrefois, son théâtre de prédilection et sa cantatrice la plus aimée. Merci, cent fois merci à M. Lhumley de nous avoir rendu tant de bonheur à la fois, qu'il soit le bien-venu chez nous, car lui seul était capable de régénérer le Théâtre-Italien à Paris dans les circonstances où nous nous trouvons.

Le lendemain du départ de mademoiselle Alboni pour l'Espagne, madame Viardot faisait sa rentrée à l'OPÉRA dans le *Prophète*, ouvrage dans lequel elle a créé, avec une grande distinction, le rôle de Fidès. On nous promet pour la première quinzaine de décembre l'*Enfant prodigue* de M. Auber. Les costumes et les décors seront de la plus grande magnificence. En attendant, on se porte en foule aux représentations des *Huguenots*, dont la reprise est une mine d'or pour cet heureux théâtre.

Avec madame Ugalde et les derniers ouvrages représentés, M. Perrin pourrait passer fructueusement son hiver. Malgré cette fortune constante, l'OPÉRA-COMIQUE s'occupe d'ouvrages nouveaux dont on dit le plus grand bien.

La réouverture de l'OPÉON s'est faite avec éclat sous la direction de M. Altaroche. Cet estimable et expérimenté directeur va donner une nouvelle impulsion à ce théâtre, et lui rendre le rang de second Théâtre-Français qu'il était menacé de perdre sous les directions précédentes.

Les VARIÉTÉS avec Arnal et le *Supplice de Tantale*, le VAUDEVILLE avec mademoiselle Déjazet font d'abondantes recettes ; juste récompense due à deux directeurs actifs et capables.

Le GYMNASIE a repris la *Grand'mère* pour les débuts de mademoiselle Luther, charmante transfuge du Théâtre-Français, et pour la gloire de madame Rose-Chéri qui nous a révélé, dans cette pièce, son gracieux talent sous un jour tout nouveau. Impossible d'être plus charmante que cette grande comédienne dans le rôle de la *Grand'mère* ; distinction, coquetterie, bonté, sensibilité, toutes les nuances enfin de ce difficile rôle ont été rendues par elle avec un admirable talent et une grâce parfaite.

LA MONTANSIER est toujours ce théâtre de mauvais goût, dont l'entrée est presque interdite aux femmes de la bonne société ; après le *Banc d'huitres* et les *Pommes de terres malades*, sont venus les *Escargots sympathiques*. Qui nous dit que demain on

ne nous offrira pas les *Écrevisses enrhumées* et les *Homards poitrinaires*? Avec de tels titres de pièces, on éloigne le public d'un théâtre, et le public fait bien de s'en éloigner.

Le théâtre de la PORTE-SAINT-MARTIN vient de donner le *Lion et le Moucheron*, drame en 5 actes de M. Souvestre qui a obtenu un grand et légitime succès. M. Fechter, que tu as vu il y a quelques années au Théâtre-Français, remplit le principal rôle de la pièce en acteur accompli, et auquel nous prédisons le plus brillant avenir.

Toi, ma bonne sœur, pour qui la musique est une divinité, tu apprendras avec plaisir qu'on va lui dédier un nouveau temple.

La commission des auteurs dramatique ayant résolu de demander à M. le ministre de l'intérieur l'ouverture d'un troisième théâtre lyrique, a été reçue avec la plus grande bienveillance par M. Baroche.

L'affaire me paraît si avancée, que je puis te promettre une bonne loge pour ce nouveau théâtre à ton prochain voyage à Paris. Puisse cette promesse, et plus encore ton amitié pour moi, te décider à le faire bientôt!

Z. BOUREY.

Revue des Modes de la Saison.

Je vous ai conseillé l'autre jour les chapeaux de feutre, mesdames, et je vous les conseille encore aujourd'hui, ils sont de plus en plus en faveur. Seulement, je vous ferai observer que les plus distingués, les mieux portés sont en castor à longs poils. Le feutre ordinaire paraît un peu râpé auprès. De plus, le castor a cet avantage, qu'il dure fort longtemps, se teint très-bien, et se change de forme à volonté. Vous savez qu'il ne faut pas le brosser; mais au retour de la promenade, vous le battez légèrement avec une petite baguette, ce qui lui rend tout son lustre et sa fraîcheur.

Pour ornements, ce sont des tresses croisées de rubans, ou de rouleaux de satin, des touffes de rubans de velours épinglés à longs bouts frisés, ou de petites plumes de chaque côté; mais mieux que tout cela encore, une égrette tombante de casoar est d'un bon goût très-recherché.

Le casoar est un plumage naturel qui ne se teint point, on assortit le plus possible la nuance du castor à l'aigrette qui doit l'orner; mais s'il arrive que les deux objets ne soient pas de couleurs parfaitement identiques, cela n'a rien d'aussi choquant que si le chapeau avait des plumes d'autruche, qui exigent impérieusement la même teinte.

Le dessous des chapeaux est très-orné, en rubans, touffes de gaze, fleurs, etc.; mais pour l'hiver, ces dernières sont moins recherchées. Les garnitures se posent très-bas dans l'intérieur du chapeau, et laissent entièrement à découvert les bandeaux et la coupe du front. Cela sied à ravir à toutes les femmes, dissimule le creux des joues chez les femmes un peu maigres, et permet aux beaux cheveux de s'étaler dans toute leur splendeur. Les chapeaux étant un peu évasés, les bandeaux bouffants vont très-bien.

Les capotes de satin ont adopté une forme d'une grâce parfaite. Elles sont coupées de rouleaux de satin, à distances égales; ces rouleaux se continuent sur toute la ca-

pote, dont la passe et la tête se confondent dans une pente imperceptible. Les rouleaux vont en diminuant, et forment des demi-cercles, dont le dernier se termine à la nuque.

Quelquefois, et c'est fort élégant, chacun de ces ornements est accompagné d'une petite blonde légèrement froncée. La capote devient alors toilette de visite.

J'ai vu, l'autre jour, une petite capote ainsi ornée sur la passe, et dont la forme était toute blonde et tulle. Je ne vous assurerais pas que cela fût très-joli, mais c'était assez bizarre, et devait, du reste, être destiné à une femme possédant de magnifiques cheveux. Un peu de coquetterie fait pardonner bien des choses!... et sans doute ce petit chapeau sied à ravir. C'était, il est vrai, un gracieux assemblage de blonde et de satin, quoique un peu original... et je ne vous le cite que pour mémoire.

Puisqu'il est question de coiffure, pourquoi ne vous parlerais-je pas de bonnets, non pas de ces charmantes petites coiffures de gaze et de rubans; vous savez toutes aussi bien que moi combien les bonnets de jour sont maintenant gracieux et attrayants avec leurs petits fonds pompadour et leurs légères garnitures si coquettes!... Ils se posent sur le bout de la tête,... s'arrondissent au-dessus des oreilles, n'ont ni pattes, ni barbes, ni brides, mais en revanche une grande profusion de rubans, de velours et de gaze... Je ne vous parlerai point de tout ceci, mais il me prend fantaisie de vous entretenir du bonnet du matin, bien plus simple, bien plus uniforme et dont le choix demande non moins de soin et de bon goût... croyez-le bien?...

Le déshabillé d'une femme élégante n'est qu'un semblant, a-t-on dit; il entre du goût, de la recherche, dans les objets en apparence les plus simples, les plus indifférents, et il doit régner dans la coupe, la forme, l'exécution de sa toilette du matin, un bon goût plein de charme et de distinction, qui fasse deviner sur-le-champ la femme réellement comme il faut... Toutes, vous m'approuvez, j'en suis certaine, et vous trouvez que j'ai raison de vous parler tout prosaïquement du *bonnet de nuit* à la suite de vos élégantes toilettes... Et pourquoi non?...

Votre bonnet de nuit doit être simple, mais d'une exquise fraîcheur... Il doit vous encadrer parfaitement la tête et les oreilles, afin de vous préserver des maux de dents, et je vous engagerai à le faire tout uniment à passe et à porte, cette dernière descendant jusque sur la nuque et fermée d'une coulisse.

Ne faites point la porte trop grande ni trop froncée; qu'elle ne s'élève pas en bourrelet disgracieux au-dessus de votre tête, mais qu'elle suive seulement le contour de vos cheveux et de votre *peigne de nuit*, car vous en changez chaque soir, n'est-il pas vrai?...

Votre bonnet de nuit doit être de fin tissu, mais sans broderies recherchées, quelques entre deux seulement sont permis... Quant aux garnitures, il est bien entendu qu'elles doivent être fort basses et placées de manière à se chiffonner le moins possible. Rien d'aussi disgracieux qu'un bonnet à haut entourage, à garniture chiffonnée, tombant sur les yeux et le front de celle qui le porte, et qui se trouve, grâce à ce bizarre costume, enlaidir de dix années. Quelle femme ne ferait pas tout au monde pour éviter un semblable désagrément.. j'allais dire, malheur...

La garniture de votre bonnet doit donc être très-basse, en bande de dentelle ou broderie un peu *résistante*; montez-la, unie sur le front, légèrement froncée le long

des joues et au tournant des oreilles... Un seul rang suffit, surtout pour jeune personne.

Mais ici nous ne parlons que de la coiffure de nuit. Passons à celle du matin. Aussitôt levée, votre premier soin doit être de réparer un peu le désordre que le sommeil a apporté dans vos cheveux, de lisser vos bandeaux... Tout cela en un instant, simplement, sans prétention, pour ainsi dire, mais cependant avec soin et un peu de ce calcul de coquetterie dont nous parlions tout à l'heure. Puis sur vos cheveux ainsi réparés, vous posez un nouveau bonnet, celui du matin. Oh! celui-là, faites-le aussi élégant, aussi riche que vous voulez... élégant de forme, riche de broderie...

Ce bonnet se fait à longues barbes, coupées dans l'étoffe même du bonnet et sans solution de continuité avec la passe même... Les broderies les plus fines, les dentelles les plus riches peuvent y être appliquées. Inutile de vous faire observer que les rubans et les nœuds ne sont pas convenables pour le matin.

Mais voici une bien longue causerie sur nos coiffures; jetons maintenant un coup-d'œil sur les étoffes à la mode.

Voici la popeline d'Irlande, cette étoffe royale, si belle, si riche, et aux reflets chatoyants; puis les taffetas brochés et frappés, les satins noirs à bouquets riches et brochés... Des draps de toutes sortes, polonais, hongrois, norwégiens, etc.; puis une espèce de gros molleton, auquel, par ironie sans doute, on a donné le nom aérien de drap zéphyr... Enfin, le drap *Chambord*, drap de soie, magnifique, somptueux, que quelques-unes porteront à cause de son nom, et toutes parce que c'est une étoffe superbe, drapant avec grâce, habillant admirablement.

☞ Pour spectacles et visites du soir, car il n'y a point encore de soirées, nous avons le brodé de Chine, riche étoffe imitant un peu le lampas de nos mères, et broché couleur sur couleur.

Dans notre dernier numéro, madame, nous vous avons donné un kazaweck, ou petite robe, pour un enfant de huit mois à un an, et une blouse pour un enfant de deux à trois ans. Avec ces petits costumes, qui, comme vous le voyez, sont de facile exécution, vous mettrez pour petites filles des capotes de satin ouatées, pour petits garçons des chapeaux d'Artagnan très-ornés de nœuds de rubans.

Dans mon prochain article, je vous indiquerai ce qui conviendra le mieux aux enfants de six à huit ans. Ne voulant vous parler qu'en connaissance de cause, je butine en ce moment pour vous.

LOUISE BOYELDIEU D'AUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

Broderie en soutache : Moyen facile et expéditif.

Plusieurs personnes se sont plaintes à moi de la difficulté de transporter sur l'étoffe le dessin de soutache que leur offre leur journal. Or, je vais leur indiquer un moyen bien simple d'éviter cette difficulté.

Je présume que vous ne tenez pas essentiellement à conserver votre dessin intact, et il

est probable que non, car on se brode rarement deux robes ou deux manteaux de même dessin, et, dans tous les cas, il vous serait facile de calquer la feuille que vous apporte le Journal, et alors vous agiriez sur le calque comme je vais vous l'indiquer :

Pour éviter la transposition difficile, bâtissez votre dessin sur l'étoffe et appliquez votre soutache sur le papier même en traversant l'étoffe. Le travail terminé, vous enlèverez aisément le papier, qui se déchire de lui-même, en suivant la piqure de l'aiguille. Votre dessin sera parfaitement exact, et vous aurez été beaucoup plus vite.

Conserve de légumes crus : Choux, salsifis.

Il faut étendre sur l'endroit où l'on veut mettre les conserves une couche de sable fin de rivière, de la hauteur de 4 ou 5 centimètres ; on la recouvre ensuite d'une seconde couche de poussier de charbon de bois de 2 centimètres. On y place tout simplement les légumes que l'on veut conserver ; ils restent frais et fermes comme au moment où ils ont été cueillis.

Ce moyen, comme vous le voyez, est très-simple, et, ainsi que toutes les découvertes les plus intéressantes et les plus utiles, il est le résultat d'un simple hasard. Un fermier, ayant fait déposer des légumes dans un des coins de sa cave, où il avait l'habitude de mettre son charbon, s'aperçut qu'ils se conservaient beaucoup plus frais et meilleurs que les autres années ; l'expérience fut répétée, on la modifia telle que nous venons de l'indiquer, et ce moyen fut trouvé le meilleur et le plus conservateur pour les pommes de terre et tous les pivotants.

Nous croyons à peine nécessaire de redire ici ce que tout le monde sait aussi bien que nous, c'est qu'il ne faut pas laver les légumes destinés à la conserve, et qu'il faut, autant qu'on le peut, les laisser entourés du sable ou de la terre qu'ils emportent avec eux lorsqu'on les arrache.

Les salsifis s'enterrent simplement dans le sable même, et tels qu'ils ont été arrachés.

Les choux se pendent par la racine à des cordes tendues dans la cave. Cependant nous ferons ici une observation importante : ce légume est meilleur, plus sucré, plus tendre, lorsque la gelée a passé dessus. Dans les maisons où l'on en fait provision, il serait donc mieux encore, si faire se peut, de suivre la méthode employée dans diverses provinces et qui réussit parfaitement : elle consiste à enterrer dans un coin de jardin ou de cour tous les choux réunis par les racines, à les replanter, pour ainsi dire, tête en haut, racine en terre, jusqu'au moment où l'on doit s'en servir. A mesure que l'on en retire un, l'on rapproche les autres en refermant la place laissée vide.

Cotignac d'Orléans.

Prenez quatre livres de coings, que vous pèlerez et mettrez, en les coupant par morceaux, dans une casserole d'office ou une petite bassine, avec une quantité d'eau suffisante pour faire bouillir doucement et les rendre tendres. Alors, mettez dans la bassine quatre livres de sucre, coupez aussi par morceaux ; faites cuire à petit feu ; lorsque vos coings seront à demi-cuits, il les faut passer par une passoire, puis remettre dans la bassine, et de nouveau sur le feu ; remuez avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'en remuant vous voyez le fond de la bassine. Votre cotignac, alors, est assez cuit, retirez-le du feu, et mettez-le, au bout d'un instant, dans vos boîtes de bois, ou vos pots de confitures.

Moyen d'empêcher les fruits de geler.

A tout ce que je vous ai dit l'autre jour sur les soins à donner à votre fruitier, nous ajouterons encore ceci, mesdames :

Lorsque viendront les grandes gelées, il pourrait bien se faire que malgré toutes les précautions déjà prises les fruits ne vinssent à geler ; or, pour éviter un pareil désastre, voici ce que je vous conseillerai :

Couvrez d'abord d'un peu de paille les fruits étendus sur vos tablettes ; puis étendez sur cette paille un drap mouillé, ou mieux encore une natte de paille bien épaisse et bien mouillée, en ayant soin toutefois que l'eau ne pénètre pas jusqu'aux fruits, et, pour cela, il faut que la première couche de paille sèche ait une certaine épaisseur.

On préserve également les fruits en les plaçant dans des vases de terre, et en les arrangeant sur des couches de son, qui les séparent les uns des autres ; puis on bouche bien soigneusement les vases qu'on a achevé de remplir avec du son.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

De radieuses toilettes ont été inaugurées pour l'ouverture du Théâtre-Italien, où un public appréciateur saluait du cœur et des mains mademoiselle Sontag qui nous est rendue. Disons un mot des quatre principales toilettes que nous avons remarquées dans l'une des premières loges, le jour de la première représentation de la reprise de la *Norma*, et qui forment le sujet du groupe charmant que nous offrons à nos abonnées dans ce numéro.

Première toilette. Robe de velours, corsage très-ouvert à la polonaise, manches progressives et sous-manches à la *Maintenon*; guimpe ornée de biais brodés et d'entre-deux d'application d'Angleterre; petit col rabattu. Coiffure Rosine, genre résille, formant un peu la pointe sur le front, tout le fond composé d'une résille de rubans. Pardessus Charles VII, doublé d'hermine.

Deuxième mise. Coiffure en cheveux, ban-

deaux demi-bombés. Coiffure couronne, composée de petites coques de ruban de velours et de satin. Robe décolletée en crêpe crêpé. Berthe à double étage en point d'Alençon, agrafée par un montant de coquilles formées d'un ruban gaufré, création charmante de la maison Henri Schriber.

Troisième mise. Robe de taffetas écossais glacé, corsage en cœur, manches écourtées; tout le corsage recouvert par un canezou complet, à manches progressives.

Quatrième mise. Coiffure de la maison Schriber, en dentelle noire, fond ouvert, genre Fanchon, à trois étages, coques de ruban superposées; robe de damas glacé, corsage montant par derrière, très-ouvert par devant, avec des revers progressifs garnis d'un effilé; chemisette montante, à plastron brodé et borduré d'une valenciennaise, sous-manches bouillonnées.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|--|--|
| 1. Dessin de bonnet de femme, broderie anglaise. | 10. Noémie gothique, plumetis riche, avec ornements au plumetis. |
| 2. Fond du bonnet. | 11. Flore, gothique, point de feston. |
| 3. Premier côté du bonnet d'enfant, broderie anglaise et feston mat. | 12. Delphine, broderie anglaise. |
| 4. Deuxième côté du bonnet d'enfant. | 13. Huguette, anglaise, plumetis. |
| 5. Passe du bonnet d'enfant. | 14. Théonie, anglaise, plumetis entouré d'ornements au plumetis. |
| 6. Coin de mouchoir au point de feston. | 15. Sidonie, anglaise, plumetis très-riche. |
| 7. Ecusson au point de feston. | 16. M. F., anglaise, plumetis riche. |
| 8. Bande pour jupon de 12 cent., broderie anglaise et œillets festonnés. | 17. N. D., gothique simple. |
| 9. Ecusson, broderie anglaise, avec les lettres L. G. | 18. E. F., gothique, plumetis pour broder sur batiste. |
| | 19. Maria, gothique, point de feston. |
| | 20. Naney, gothique mat. |

CHARADE.

Armé de mon *premier*, le doigt vif du tailleur,

Évite à chaque instant de sanglantes piqûres.

— En visant mon *second*, le plus adroit chasseur

Peut nous montrer parfois qu'il prend mal ses mesures.

— Mon *tout*, s'il est heureux, lance et pose un acteur.

F... DE V...

Le mot de la Charade du dernier numéro est : ÉCRITEAU.

Le Directeur : BOUREY.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

